

DISCOURS

SUR LA
PHYSIONOMIE,

ET LES
*AVANTAGES DES CONNOISSANCES
PHYSIONOMIQUES;*

PAR

DOM PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Burgel, Membre de l'Académie
Royale des Sciences & Belles - Lettres de Prusse,
& de celle de Florence, Bibliothécaire de Sa
Majesté le Roi de Prusse.

Speculum mentis est facies ; & taciti oculi mentis fatentur arcana.

S. HYERONIMUS.



À BERLIN,
chez GEORGE JACQUES DECKER, Impr. du Roi.

I 7 6 9.

DISCOURS
SUR LA
PHYSIONOMIE,

ET LES
*AVANTAGES DES CONNOISSANCES
PHYSIONOMIQUES ;*

PAR
DOM PERNETY,
Abbé de l'Abbaye de Burgel. Membre de l'Académie
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse,
& de celle de Florence, Bibliothécaire de Sa
Majesté le Roi de Prusse.

Speculum mentis est facies ; & taciti oculi mentis fatentur arcana.

S. HYERONIMUS.



À BERLIN,

chez GEORGE JACQUES DECKER, Impr. du Roi.

1769.

DISCOURS
SUR LA PHYSIONOMIE,
ET LES
*AVANTAGES DES CONNOISSANCES
PHYSIONOMIQUES.*



out ce qui frappe nos yeux, tout ce qui fait impression sur notre esprit commence par nous intéresser. Nous sentons d'abord que ce qui n'est pas nous, a cependant un rapport avec nous, qu'il peut contribuer à la conservation, ou à la destruction de notre existence. A cet instinct, ou sentiment intérieur se joint ensuite l'expérience, qui nous apprend à distinguer les objets nuisibles, de ceux, qui nous sont avantageux. Mais quand on a quelque chose de plus que la figure humaine, quand on sçait penser, on en saisit les plus petites nuances, & l'on est frappé non seulement par l'utile, mais par l'agréable. On devient curieux, & si peu que l'on ait de dispositions pour acquérir des connoissances, quel plaisir à s'instruire de ce qui paroît digne de notre curiosité ! hé ! quel est l'objet de l'Univers, qui ne pique pas celle d'un esprit capable de pénétrer dans le sanctuaire de la Nature ? Peu y sont

admis. Le nombre de ceux, qui sçavent lever le voile tendu sur les yeux des autres hommes, est bien petit. Mais elle a infusé dans tous le germe des sciences utiles ; & dans quelques uns seulement l'inclination, & les dispositions pour les cultiver. Seroit-il moins honteux d'ignorer, qu'il est flatteur de connoître, ce qui a fait dans tous les tems, & qui sera toujours l'occupation la plus instructive, la plus utile, & la plus agréable ?

De toutes les sciences la physionomique est la plus étendue. Elle est le fondement de toutes les autres ; elle est la science universelle, si on la considere dans toute la rigueur du terme.

Nos connoissances sont fondées ou sur nos propres observations, ou sur celles des autres, auxquels nous accordons, & souvent trop légèrement, notre confiance ; comme s'ils avoient été chargés de penser, & de réfléchir pour nous. Nos Jugemens, fuite de ces observations, ont pour baze les différences, ou les rapports, que les choses ont entre elles. Ces différences & ces rapports sont des traits, des linéamens, des signes caractéristiques & distinctifs, par lesquels nous jugeons que deux choses ne sont pas la même ; mais que chacune est telle individuellement. Sur la forme, la couleur nous nous rappelions les connoissances acquises des parties constituantes du mixte, de leur combinaison, de ses qualités, de ses propriétés, de l'usage, que son peut faire pour la conservation, & le bien-être, ou pour la destruction de notre individu.

La Physique, science fondée sur la considération des corps naturels, eût égard à leur matiere, à leurs causes, à leurs effets, n'est donc proprement que la science physionomique de la Nature ; & cette science se divise en autant de genres, ou d'especes, qu'il y a de sciences physiques, ou particulieres. Elles ont pris leurs noms des choses, qui en sont l'objet. Est-ce le ciel, les astres, que nous observons ? c'est l'Astronomie, ou la science physionomique du ciel. Malheureusement nous avons la vue trop courte ; ces objets sont trop éloignés de nous, pour qu'il nous soit facile d'en observer tous les traits, avec la derniere exactitude ; d'assigner avec précision, les rapports de toutes leurs parties ; de déterminer leur situation, & leurs différens mouvemens ; de décider sur leurs qualités essentielles, ou respectives entre elles, ou relativement à la Terre. J'admire à ce sujet,

combien nous nous fuyons nous-mêmes ; combien nous négligeons la connoissance des objets, qui nous intéressent bien davantage, & qui nous touchent de si près, pour nous occuper de ceux, qui sont si loin de nous. Leurs mouvemens, & leurs effets ne seront jamais assujettis à nos desirs, ni à nos volontés. Aussi des observations les mieux combinées, les plus suivies qu'est-il résulté ? entre tant de systèmes, trois seulement se disputent la palme, malgré leur incompatibilité. Ils sont même hérissés de tant de difficultés, qu'ils ne nous présentent que des lueurs de vraisemblance plus ou moins probables.

En portant nos observations dans cet espace immense, qui sépare le ciel du globe, sur lequel nous nous promenons, nous y considérons l'air, & ses météores ; leurs positions, leurs couleurs, leurs figures, leurs mouvemens : nous prévoyons le beau tems, la pluie, les tempêtes, & ce que nous devons en esperer, ou craindre. Sur ces observations les gens de la campagne régulent leurs travaux ; &, dans le fond, plus instruits que nous, ils ne se trompent gueres dans leurs conjectures, fondées, comme les nôtres, sur les signes extérieurs.

Nos regards tombent-ils sur la terre ? au premier aspect nous décidons que telle partie de ce globe est de la pierre ; celle-là de l'argile, propre à faire des briques, de la poterie & c. celles-ci de la terre franche, dont la culture donnera des fruits, pour notre subsistance. Des yeux plus instruits, & plus clairvoyans jugent aux signes extérieurs, qui caractérisent chaque chose, que telle masse de matiere contient de l'or, une autre de l'argent, ou tout autre métal ; que cette croute raboteuse, informe, & sans éclat couvre un diamant, cache un rubis ; que cette pierre, dont le brillant, & la couleur d'or en imposeroient à des yeux ignorans, n'est qu'une marcassite sulphureuse, absolument dénuée de ce riche métal, qu'elle semble étaler.

Par le secours d'un œil observateur on descend des propriétés reconnues communes à tous les corps jusques aux propriétés particulieres, la couleur, l'odeur, la saveur, la dureté, la légereté, le son & c. On se trompe quelquefois ; mais l'erreur a toujours sa source dans le défaut d'expérience, dans la précipitation de nos jugemens, ou dans les illusions que l'art opere, lorsqu'il est parvenu au point de bien imiter la Nature. Il n'en impose

cependant jamais à des yeux éclairés, & défiants, à un observateur instruit, & attentif.

Que de l'intérieur de la Terre on monte à sa surface ; les yeux en y promenant leurs regards, sont frappés de la variété des plantes. On y considere les formes, leur grandeur, les figures de leurs tiges, de leurs feüilles, leurs fleurs, leurs semences. Ces signes extérieurs servent de baze a la distribution, que l'on en fait en différens genres, & especes. Fondés sur des observations, & sur l'expérience, on leur assigne des vertus, des propriétés, d'où resulte enfin la science du Botaniste, ou la science physionomique des végétaux.

Soit par Simple curiosité, soit par cet instinct naturel, qui veille toujours à notre conservation, nous ne sommes pas moins portés à connoître cette quantité prodigieuse d'êtres vivans, qui peuplent l'Air, l'Eau, & la Terre. Amis, ou ennemis reconnus de l'homme, pour les faire distinguer comme tels, on leur a donné des noms, pris de leurs figures, de leurs cris, ou du caractere propre à chacun d'eux. Signes extérieurs, caractères physionomiques, sur lesquels sont établis les premiers élemens de nos connoissances, eû égard à l'histoire naturelle des animaux.

Les loix enfin, la maniere de les pratiquer, & les usages font la Physionomie d'un État. La Politique est l'art de la connoître : c'est l'étude du monde. Par cette étude bien approfondie, on auroit le génie familier de Socrate. L'attention de ce Philosophe fur le présent, ses réflexions fur le passé, & ses conjectures, qui en étoient une fuite, le rendirent plus clairvoyant dans l'avenir, que les plus profonds Astrologues, & plus éclairé dans les choses présentes, que les plus rusés Politiques. L'Histoire même est-elle autre chose, que la Physionomie du tems passé ?

Faut-il entrer dans le détail des autres sciences, qui s'acquierrent par les yeux & les observations ? Je ne le pense pas. Personne ne me contestera que réunies elles ne soient proprement la science physionomique de la Nature. Tout porte à l'extérieur un signe distinctis, un signe hieroglyphique, au moyen duquel un observateur en sçait très bien connoître les vertus secretes & les propriétés.

Ces sciences, chacune en particulier procurent à l'Humanité de grands avantages ; doutera-t-on de ceux, qui résultent de la connoissance de l'individu le plus noble, & le plus parfait, qui soit sur la terre ? n'est- ce pas déjà les avouer, que de restreindre à l'art de connoître les hommes, la signification du terme, *Physionomie* ? Science, qui sans doute, a pris son nom de l'excellence de son objet, de l'utilité, que l'on peut en attendre ; & de ce que l'homme étant, pour ainsi dire, l'abrégé du grand monde, étudier l'homme, & le connoître, c'est acquérir des connoissances relatives à tout l'Univers ?

Entrer dans le détail des preuves de cette proposition, ce seroit sortir de l'objet de ce discours. D'ailleurs d'autres en ont fait les frais. Ce ne seroit pas le renfermer dans les bornes de la signification propre du terme *Physionomie*, & dans la preuve des avantages attachés à la connoissance des hommes ; à cet art, qui apprend à découvrir leurs inclinations, même les plus secrètes, les émotions habituelles de leurs ames, & les efsets, qui en résultent ; conséquemment leurs vertus, & leurs vices.

La *Physionomie* consiste dans les traits, les linéamens, la configuration extérieure du visage, & des autres parties du corps humain, dans son maintien, en mouvement, ou en repos.

Considérée dans cette variété presque infinie de la combinaison des traits, qui composent les différentes physionomies des hommes, la science physionomique ne sçauroit être l'étude d'un particulier. Un homme vivroit-il autant que durera le monde, il ne lui seroit pas possible de passer en revue tous les individus de l'humanité. Quand il le pourroit seroit-il assés clairvoyant, pour saisir tous les traits, toutes les nuances, qui les différencient, & qui font, que l'on n'en trouveroit peut être pas deux, qui se ressemblent parfaitement ? Et puis que résulteroit-il d'une étude aussi sèche ? l'admiration ? nous avons bien plus lieu de nous émerveiller de la différence de visage du même homme, comme s'il en avoit plusieurs de rechange, pour en user, à la maniere d'un masque, suivant les circonstances.

Voyez le visage d'un homme, dont les traits, & les linéamens se modelent, s'arrangent sur les vrais mouvemens du cœur, sur la simple impulsion de la Nature. Considérez ensuite le même visage fardé par

l'hypochrysie, par la sourberie, dont les traits sont affectés, & composés pour tromper. Dieu quelle différence ?

Mais seroit-il avantageux, ou nuisible de connoître l'intérieur des hommes par ces signes extérieurs, de juger de leurs qualités tant bonnes, que mauvaises à la seule inspection de leur physionomie ? Tous ne sont pas du même avis sur cette question ; & je ne sçai pas trop pourquoi. Je n'y vois que des avantages. Soutenir le contraire, n'est-ce pas se refuser au cri, à l'instinct de la nature ; contredire sa propre expérience, celle de tous les hommes, & de tous les tems ? c'est avoir oublié, ou vouloir méconnoître les avantages inséparables des connoissances plus étendues des secrets de cet Art.

Mr. de Catt a traité cette matiere avec tout l'esprit possible, dans son discours, qui a été lû dans cette Académie. Mais il a jugé à propos de laisser la question indécise. Ses raisons en faveur des avantages, que l'on peut tirer des connoissances physionomiques, me paroissent cependant si victorieuses, & les contraires si foibles, que je suis surpris de son indécision. Me seroit-il permis d'ajouter quelques réflexions aux siennes, pour démontrer avec plus d'étendue ces avantages ; & d'examiner seulement en passant, le peu de force des raisons contraires ?

La Physionomie est un tableau vivant, très expressif, où la Nature, développe, & présente à nos yeux les vrais traits, qui caractérisent chaque homme en particulier. Exemte d'intérêt, & d'ignorance elle exprime toujours le vrai, & le fait percer à travers cette couleur empruntée de la dissimulation, ce masque de la fourberie, sous lequel l'art s'efforce envain de le cacher. Aux yeux d'un homme ordinaire, accoutumé à être dupe des apparences, ce masque en impose, & sait illusion. Aux yeux d'un simple observateur c'est un nuage leger ; Mais pour un homme né physionomiste, ce masque n'est qu'une vapeur subtile, qui se dissipe à l'approche des rayons lumineux du flambeau de la Nature. En s'évanouissant, elle laisse voir le vrai dans tout son éclat. C'est une ombre dans le tableau, qui fait valoir les clairs.

A voir les sociétés d'aujourd'hui, ne diroit-on pas que les hommes ne s'assemblent que pour jouer au Colin-Maillard ? Chacun s'empresse de

mettre le bandeau sur les yeux de son voisin. On s'exerce, on s'applique à donner le change, pour n'être pas connu. On donne en effet dans le pot au noir ; on se casse le nez dix fois, avant même que d'avoir saisi le premier objet, qui nous tombe sous la main. Au moment que nous pensons le tenir, il nous échape. Le tenons-nous, quel embarras, quelle difficulté pour réussir à deviner précisément la personne, sous le son de voix affecté, sous les postures grotesques, & sous l'habit emprunté avec lesquels elle se présente ?

Voulez-vous deviner juste ? apprenez à connoître les hommes. Comme vous ils aspirent au bonheur ; mais la plûpart s'imaginent y parvenir avec secours de la fourberie. Les passions, qui les tourmentent, & qu'ils veulent déguiser produisent l'émotion de l'ame. A cette émotion succédé le mouvement des esprits, le jeu des ressorts. L'union intime du corps & de l'ame occasionne une succession si prompte, & si nécessaire de ces effets, que la volonté même n'en scauroit arrêter le cours, ou en couper le fil.

Prétendre donc composer son visage, & en former un masque trompeur, qui puisse cacher les mouvemens de l'ame, & du cœur, l'effet des passions, c'est abuser soi-même. Des rayons s'élancent de toutes les parties du visage, & surtout des yeux de celui, que nous observons. Ils portent leur lumiere jusques dans le fond du siege de nos connoissances : le nuage se dissipe, le masque tombe, & le fourbe est à découvert.

Un homme dissimulé veut-il masquer ses sentimens, il se passe dans son intérieur, un combat entre le vrai, qu'il veut cacher, & le faux qu'il voudroit présenter. Ce combat jette la confusion dans le mouvement des ressorts. Le cœur, dont la fonction est d'exciter les esprits, les pousse où ils doivent naturellement aller : La volonté s'y oppose, elle les bride, les tient prisonniers ; elle s'efforce d'en détourner le cours, & les effets, pour donner le change. Mais il s'en échappe beaucoup ; & les fuyards vont porter des nouvelles certaines de ce qui se passe dans le secret du conseil. Ainsi plus on veut cacher le vrai, plus le trouble augmente, & mieux on se découvre.

Considerez avec attention Pandol. Il se présente à vous sous le manteau de l'amitié, pour vous faire servir à son ambition, ou vous faire dupe de toute autre passion, qui l'agitte. Il sçait bien que ce manteau est d'une étoffe

très légère, très-claire, qu'il est court, & trop étroit. Il fait tout ce qu'il peut, pour s'en couvrir en entier ; mais craignant en même tems, que vous ne vous apperceviez de la ruse, il cherche à distraire vos regards, il n'ose vous envisager ; ses yeux ne se fixent point sur les vôtres. Si l'effrontiere l'a un peu habitué à se vaincre là-dessus, voyez son regard peu assuré : considerez les nuages, qui se succèdent dans ses yeux. Le vrai, qu'il veut cacher, & le faux, qu'il voudroit étaller, y passent en revue & s'y disputent à qui s'y montrera le mieux. Si vous ne prenez pas mon fourbe sur le fait, comptez que vous voulez être dupe, ou vous êtes bien fait pour l'être.

Combien donc de grimaces, de postures étallées inutilement, pour cacher sa façon de penser ? ces mouvemens de têtes affectés, ces différentes figures, que les yeux, le nez, la bouche se donnent portent à faux. On veut affecter de n'être pas sensible à un injure, pour empêcher celui qui l'a faite, de se précautionner contre la vengeance, que l'on en medite. L'ame émue travaille néanmoins dans l'intérieur : cette insensibilité affectée donnera un air de modestie, fera baisser les yeux ; mais la rougeur, compagne de la honte, décellera l'impression, que le cœur a reçue de l'injure. La colere y travaille déjà. Ne pouvant élever les paupieres, comme elle a coûtume de le faire ; parce que la diffimulation en bride les mouvemens, l'ame agit cependant ; & le cœur fait l'on office. L'affluence des esprits entrecoupe un peu la parole, enflamme le visage, & donne aux yeux un air de vivacité, qu'ils n'auroient pas, si l'ame étoit véritablement tranquille. Ce sont des mouvemens involontaires ; mais ils sont une fuite des desseins de la Nature, qui ne se plie jamais entierement aux ordres de la volonté, quand celle-ci veut la contraindre.

La mécanique, que l'ame employe, est donc l'agitation des esprits. Cette agitation produit celle des humeurs, & le mouvement des parties, tant de celles, qui sont soumises aux ordres de la volonté, que de celles, qui ne le sont pas. Celles, qui obéissent à la volonté, ne suivent ses ordres qu'à regrêt, lorsqu'ils contredisent les loix, & les impressions de la nature, amie du vrai. Ennemie de toute supercherie, elle ne se prête jamais de bonne grace aux mouvemens que la fourberie imprime à nos ressorts. Forcée elle

proteste contre la violence, qui lui est faite ; d'où résulte cet air emprunté, qui dénonce le masque.

Non, Socrate n'y avoit pas bien réfléchi, quand il désiroit, que la Nature eût pratiqué une ouverture à la poitrine, vis à vis du cœur des hommes, pour pouvoir y lire leurs pensées, & leurs desseins. En pénétrant même jusques dans les plus profonds replis du cœur, qu'y auroient vu les yeux les plus fins ? le mouvement des parties, & rien de plus. Il eut fallu raisonner sur ces mouvemens, les analyser, les combiner, pour en tirer des conséquences sûres par rapport à la qualité des pensées, ou des sentimens du moment. L'expérience jointe à une étude consommée, auroit été absolument nécessaire pour débrouiller ce cahos ; pour juger avec certitude, de ce qui devoit résulter du plus ou moins de ces mouvemens, & qui les varie à l'infini.

Socrate eut tout lieu de se convaincre dans la fuite, par sa propre expérience, que la nature y a pourvu par un moyen plus abrégé, & plus certain, que celui d'une ouverture à la poitrine. Zopyre le lui prouva ; ce Zopyre, qui ne concevoit pas, comment ceux, qui avoient des yeux, ne lisoient pas sur la Physionomie de Socrate, que ce Philosophe avoit beaucoup de penchant aux vices. Socrate de bonne foi avoua que Zopyre disoit vrai ; & que c'étoit les réflexions, & la pratique de la Philosophie, qui l'avoient précautionné contre ses mauvais penchans.

Ne seroit-ce pas ce qui auroit engagé Socrate à étudier sa propre physionomie dans un miroir, soit pour se corriger lui-même, en apprenant à se connoître, comme dit Séneque, soit pour devenir sçavant dans l'art de connoître les hommes ? L'Histoire nous apprend, que cet art fut en grande recommandation dans l'école de ce Philosophe, & dans celle de Pythagore.

Les anciens étoient bien plus avisés que nous à cet égard. Persuadés des avantages attachés à cette science, ils donnoient tous leurs soins pour l'apprendre aussi parfaitement, qu'il est possible. Les Pythagoriciens, si nous en croyons Jamblique, n'admettoient dans leur société, ceux, qui s'y présentoient, qu'après avoir considéré leur figure, leurs gestes, leur démarche, leur maintien ; enfin toute l'habitude du corps ; afin de pouvoir juger s'ils étoient propres, ou non à y être reeus ; & s'ils avoient les

dispositions requises, pour l'étude des sciences. La sage nature en effet, en bâtissant le logement, le pourvoit sans doute, de tout ce qui est nécessaire à celui, qu'elle destine pour l'habiter. Sur ce principe, Socrate rejettoit tous ceux, en qui il ne voyoit pas une aptitude décidée, & un bon naturel. Il devint si connoisseur en physionomie, qu'il prédit à Alcibiade sa promotion aux plus grandes dignités de la République.

On peut donc acquérir cette science par les observations, comme toutes les autres. Mais pour y réussir parfaitement, il faut être né Physionomiste, comme il faut être né Poète. Le sentiment intime en indique plus, que les règles. L'esprit humain, dit Cicéron, s'enveloppe sous des apparences trompeuses, & s'en ouvre comme d'un voile. Le front, les yeux en imposent aux yeux, & le discours simulé aux oreilles. Sous ce beau dehors, dit aussi Sénèque, est souvent caché un caractère pervers, brutal, & souvent plus féroce que celui-même des bêtes.

Quelquefois aussi un visage, dont les traits en général ne flattent pas l'œil du spectateur ordinaire, & peu attentif, présente à celui, que la nature éclaire, des traits caractéristiques d'un brave homme, d'un homme fait pour la société. Les premiers en seroient la peste, si leurs figures perfides trompoient tout le monde ; mais heureusement le voile tombe, dès que le Physionomiste le considère de près. Bel Enfant, disoit Virgile, n'ayez pas trop de confiance dans votre beauté ; nous n'en sommes pas la dupe : nous découvrons sous cette belle apparence, le peu que vous valez.

Dans le choix que les Gymnosophistes faisoient des hommes, pour leur mettre la couronne sur la tête, ils n'avoient égard ni à la noblesse du sang, ni aux richesses, ni à la puissance, dont les hommes étoient pour le moment, en possession. Ils donnoient la préférence à ceux, dont la physionomie étoit la plus avantageuse, la plus belle, dont tous les membres étoient bien proportionnés ; dans la conformation desquels on eût dit que la Nature avoit paru se complaire. Ils s'imaginoient qu'elle avoit infusé dans ceux, qu'elle avoit ainsi favorisés, un principe de vertus, de bonnes qualités, d'excellence, qu'elle n'avoit pas départi à ceux, qu'elle avoit disgraciés. Ne diroit on pas en effet, que cet accord des parties, ces traits faits pour charmer, annoncent un germe de vertus, qui ne demande qu'à se

développer ; qu'à porter tous les fruits avantageux à la société, qu'elle a droit d'en attendre ?

Chez les Spartiates, on ne confioit pas l'éducation des enfans à leur pere. On les faisoit élever aux dépens de la République, dans un lieu, où avant que de les admettre, on les examinait très-scrupuleusement. Ceux, dont la figure promettoit beaucoup ; dont le corps étoit robuste, & vigoureux, ceux en un mot, qui méritoient les suffrages des Physionomistes préposés a cet examen, y étoient élevés avec tous les soins possibles. Les enfans foibles, ou difformes, ceux, dont les traits annonçoient un mauvais caractere, étoient précipités dans le Taygete comme des sujets, qui deviendroient à charge à eux-mêmes, & pernicieux à la République.

Exister est un grand bien ; mais exister à la charge de soi-même, & au désavantage des autres, est le plus grand des maux. Exister isolé, ce n'est pas sentir son existence *væ soli*. Il faut exister heureux. C'est l'objet que les hommes se proposent, le but auquel ils aspirent tous, & que chacun cherche par la voye, qu'il croit la plus propre à l'y conduire.

L'Homme est donc fait pour la société ; & aucun animal n'est plus social, ni moins social que l'Homme. Les uns sont tout l'agrément de la société, les autres toute l'amertume. La plûpart de ceux-ci ressemblent à des pillules dorées, qui contiennent un poison mortel sous cette enveloppen trompeuse. On le sçait ; on s'en défie quelquefois ; mais ce n'est pas assez. Mettez-vous en état d'analyser ces pillules vous en découvrirez bientôt le le poison. Est-il un homme, qui puisse se flatter de n'y avoir pas été surpris ? qui n'ait pas lieu de se plaindre, de s'être trompé dans le choix, qu'il a fait de ceux, avec lesquels il s'est lié de société ? Ignore-t-on que, dans le grand nombre, il en est plus, dont le commerce est perfide, désavantageux, qu'il n'en est, dont on puisse espérer la douceur, & les agrémens de la vie ? non : on avoue même l'embarras, où l'on se trouve, quand il faut faire le choix d'un petit nombre de personnes, dont la fréquentation ne traine pas à sa fuite la tristesse, le chagrin.

Avoir des amis, mais de vrais amis, voilà la félicité de la vie. L'expérience nous prouve, que nous courons sans cesse après ce bonheur, & que bien peu l'atteignent. Le tiers de la vie s'est écoulé, avant

que l'on soit en état d'ouvrir les yeux, ou d'en ouvrir d'assez clairvoyans sur les objets de notre choix. L'autre tiers se passe à étudier, à éprouver ceux, à qui nous avons donné la préférence. Heureux encore celui, qui devient prudent, & sage, à force d'avoir été dupe ! Le grand nombre de ceux, qui nous ont trompés, nous habitue à une déplorable incertitude, qui nous tient toujours en l'air, & nous empêche de former aucune intimité.

Ayez, nous dit-on, trois choses toujours ouvertes pour vos amis, sçavoir la bourse, le cœur, & le visage ; mais assurez-vous de leur fidélité. Ce dernier avis est de la première importance, & le sera toujours, tant que dans la vie civile, l'art de tromper fera partie de l'éducation. Comment donc trouver son bonheur dans la société ? à considérer combien les hommes sont esclaves de leurs passions, combien ils sont ambitieux, & sordidement attachés à leurs intérêts, on trouvera, que la maxime, dont je viens de parler, a bien son mérite. Elle doit être la ressource au moins de ceux, qui n'ont pas le tact assez fin, pour connoître les hommes à la physionomie.

Cependant mettre les hommes à de sortes d'épreuves, pour les connoître parfaitement, n'est pas, à mon avis, un moyen aussi infaillible, que le pense Mr. de Catt. Si le fourbe a de l'esprit, il sentira qu'on veut l'éprouver, il éventera la mine, & ne se démentira pas. Preuve bien sensible de la nécessité, & des avantages de la science physionomique.

Mais la connoissance la plus parfaite des Physionomies, ajoute Mr. de Catt, ne dispenseroit pas de ces épreuves. Le croira-t-on, si on la suppose parfaite ? c'est l'impersection, qui résulte de l'application à cette science, & de son non usage, qui rend ces épreuves nécessaires. Car si elle devenoit aussi à la mode, que l'art de masquer ses sentimens ; & qu'elle fut poussée aussi loin, qu'elle peut l'être, l'art de se déguiser tomberoit de lui-même ; sa pratique deviendroit inutile, & les épreuves superflues. On ne verroit pas, comme le dit très bien le même auteur, l'homme de probité, obligé de justifier son titre, par des actions suivies, dont souvent on ne lui fournit pas les occasions. En attendant le particulier, & le public sont privés des services, qu'un honnête homme leur procureroit.

Pour se bien conduire aujourd'hui dans la vie civile, il faut beaucoup de prudence : & cette prudence, dit-on, consiste autant à cacher ses desseins,

qu'à pénétrer ceux des autres. Étrange maxime ! faite pour la honte des hommes, qui se prétendent civilisés. La conduite dans le commerce du monde, n'est elle donc qu'une chasse de ruse, où l'on cherche toujours à tromper, ou à surprendre !

Je vous plains, vous que la sincérité, & la franchise accompagnent par tout. Je vous plains d'être obligés de vivre avec ces loups, & ces renards couverts de la peau de l'agneau, si vous n'apprenez à les connoître sous ce déguisement. Vous, qui avez été si souvent la victime de ce masque trompeur, dites-moi s'il est avantageux d'apprendre l'art de connoître les hommes à leur physionomie ? Hommes vrais, vous n'avez pour vous que la satisfaction de sentir, & de ne pas éprouver combien il doit en coûter à un homme, & quel tourment ce doit être pour lui d'avoir toujours l'esprit tendu, l'imagination aux champs, & toutes ses facultés à la torture, pour réussir à cacher ses sentimens, & à démasquer ceux des autres. Triste nécessité, que celle de passer sa vie au milieu de tant de masques ! On y apprend à ne se fier qu'à soi, à n'aimer que soi : on devient insensible sur le sort des autres ; on quitte les hommes le cœur vuide d'amitié, de cette affection, ce lien des cœurs, qui fait le bonheur de l'humanité. On les quitte l'esprit peu satisfait de leur commerce ; & l'on meurt enfin isolé, & aussi oublié, que si l'on avoit pas été du nombre des vivans.

L'homme étant essentiellement fait pour la société ; & la nature ayant placé le bonheur de l'homme & dans l'union des cœurs, qui fait le lien de la société, pourquoi tant d'hommes entendent si peu leurs véritables intérêts, que les uns fuyent, & que les autres travaillent sans cesse à rompre, à détruire, à anéantir cette union, cet accord de sentimens, & d'actions, qui en fait la base l'agrément, & la douceur ? Vous, qui fuyez ce semble la société, je vous le pardonne. Vous vous en éloignez sans doute, par haine pour la fourberie, & la dissimulation. Non, ne la fuyez pas : hors d'elle point de félicité. Le mal, que vous fuyez, n'est pas sans remède. Il en est un spécifique, l'art de connoître les hommes aux traits de leurs visages. Apprenez cet art : arrachez ce masque perfide ; & qu'il ne reste à celui, qui le portoit, que la honte d'en avoir fait usage. Sincérité, franchise, fruit précieux de l'art de dévoiler les hommes, réduit en pratique, vous

reviendriez habiter parmi nous, vous formeriez, vous cimenteriez cette union, cet accord de sentimens, & d'actions, qui font le bonheur de la vie !

Il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit ; tant de contentement à marcher tête levée, à suivre les mouvemens d'un cœur droit, à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, franc, sincere, compatissant, généreux, que tous les hommes s'empresseroient de le devenir, si les chemins étoient ouverts, pour cela, s'il étoit permis, & nullement dangereux de se montrer tel, que l'on est, dans le commerce du monde. On le deviendrait en effet, si la dissimulation en étoit bannie.

Voulons-nous donc vivre heureux, au moins le dernier tiers de notre vie ? apprenons à connoître sous ce masque de faux, le vrai, qui en fait la doublure. Je l'ai dit, elle se montre toujours par quelque'endroit. Et puisque rien ne nous intéresse tant que notre propre bonheur, rien ne peut nous intéresser davantage, que cette connoissance. Imitons les anciens au moins en cela. Avant tout ils se proposoient la connoissance non de l'homme comme homme ; elle n'auroit eu pour l'objet que l'humanité en général ; ni celle de l'homme comme individu animal, en égard à ses infirmités, ou à ses perfections corporelles ; mais celle de l'homme, comme membre de la société, pour laquelle l'homme a été fait ; au bonheur duquel tous les autres de la même société doivent concourir, comme il doit travailler de son cote a procurer celui de ses semblables.

Soyons persuadés, comme les anciens, des avantages, qu'il y a à scavoir dire sur l'inspection, des traits de la physionomie, voila un Thersite, ou un Hector, un Catilina, ou un Fabius. Faute de cette connoissance, combien de sois sommes-nous exposes à prendre pour nos amis les plus attachés, & les plus fideles, des Therfites impudens, des Ulysses rusés, des Catilinas turbulens, & sédicioeux ? Voyez le sort de cet homme, qui, pour être privé de cette connoissance, n'a pour amis que cette foule d'esprits rampans, & mercennaires, qu'il ne doit qu'à sa fortune : amis laches, qui l'ennyvrent tous les jours par l'encens, qu'ils lui prodiguent, & l'empoisonnent par leurs complaisances affectées. Voyez le triste avenir, qu'il se prépare, si la fortune cesse de le regarder de bon œil.

Convenez avec moi, qu'il est bien avantageux de connoître les hommes, fans avoir acquis cette connoissance aux dépens de sa tranquillité, & sans avoir fait la triste expérience de la fourberie de ceux, qui souvent n'ont d'autre mérite, que celui de sçavoir déguiser leurs véritables sentimens.

Hommes vicieux, qui faites consister votre bonheur à vous ennyvrer d'adulations. Homme de peu de génie, & de talens, qui sçavez si peu estimer les choses ce qu'elles valent, ouvrez enfin les yeux : connoissez ceux que vous fréquentez, pour ce qu'ils font ; & mettez vous à l'abri du mépris, que vous & eux méritez à si juste titre.

Le desir de mériter l'estime, & l'amour des hommes est né avec nous. Il nous rend sociables ; il nous apprend, que si l'homme doit sentir une injure, l'homme sage ne doit pas se contenter de la dissimuler ; mais la pardonner. Il nous rend bienfaisans, complaisans ; mais jamais ce ne doit être jusqu'à la flatterie.

Quel Prince ne sçait pas dès son enfance, qu'il est Prince ? Les Adulateurs ne cessent de lui répéter, qu'il est fait pour commander aux hommes. Il est environné de gens, qui lui crient perpétuellement aux oreilles : Tout est à vous. En voit-il, qui le fatiguent, pour lui dire trop souvent : votre personne est à l'état ; votre tems est au public. Vous ne serez estimé, & aimé, qu'autant que vous ferez le bien, & le bien de votre Peuple. Vous ne pouvez pas tout sçavoir, ni tout faire. Pour votre honneur, & pour le bien de votre état, choisissez-vous des Ministres ; mais des Ministres sinceres, fideles, intelligens ? Heureux le Prince, qui en a de tels ? Mais comment faire ce choix ? comment les démêler dans ce nombre de flatteurs, qui l'assiègent continuellement ; qui ne s'occupent jour nuit qu'à masquer la vérité, & à éloigner du Thrône ceux, qui pourroient en devenir l'appui ? Aristote en sentoît si bien l'embarras, & la difficulté, qu'il recommandoit à Alexandre d'avoir recours à l'art de connoître les hommes, par leur physionomie. Ne seroit-ce pas dans cette vûe, que l'on constituoit autrefois dans la cour des Rois, des gens pour examiner les personnes ; discerner les esprits ; & rendre un compte fidele de leurs observations ? Aristote dans son traité de la politique, exhorte à choisir des Magistrats, dont la figure soit noble, & prévenante. Dans un autre endroit, il conseille de fuir le commerce

de ceux, qui sont disgraciés de la Nature, ou marqués de quelques signes extraordinaires. Delà sans doute, le proverbe :

Distortum vultum sequitur distortio morum,

Et cette maxime d'un Poëte Grec :

Pes tibi quod claudus, quod clauda per omnia sit mens.

Interius retegunt externa signa malum.

Ces proverbes ne sont pas toujours vrais. Socrate nous prouve par sa figure, qu'il ne faut pas toujours juger défavorablement des personnes, sur leur physionomie peu flatteuse, & peu prévenante au premier coup d'œil. Écoutons Rabelais dans l'on prologue de la vie de Gargantua : „Tel au dire d'Alcibiade, étoit Socrates, parce qu'en le voyant au dehors, & l'estimant par l'extérieure expérience, n'en eussiez donne un coupeau d'oignon, tant laid il étoit de corps, & ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un sol ; simple en mœurs, rustique en vêtements, povre de fortune, infortuné en femme, inepte à tous offices de la République ; toujours riant, toujours beuvant, toujours se gabelant, toujours dissimulant son divin sçavoir. Mais ouvrant cette boîte, eussiez trouvé une céleste, impréciable drogue, entendement plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobresse non pareille, contentement certain, assurance parfaite, déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, tant courent, travaillent, navigent, & bataillent.”

Aucun homme cependant, dit Aristote (2. priorum) n'a un penchant, que la nature n'aît scellé par un signe extérieur, & visible sur son corps & c. (lib. de physiogn. Cap. I.) Il n'est pas plus difficile de connoître les hommes à l'inspection des traits de leurs visages, que de juger de la qualité des chevaux, & des chiens de chasse. Aussi les hommes ne différent-ils pas par la forme essentielle à l'homme ; mais par des signes accidentels. Cette différence suffit pour juger de celle de leurs penchans ; & conséquemment de leurs mœurs.

Il y a un rapport immédiat, & déterminé entre les émotions de l'ame, & les mouvemens du corps, qui en sont la suite ; puisque les effets ont ce rapport avec leurs causes. Ces mouvemens du corps sont donc l'image des

émotions de l'ame, des impressions, qu'elle reçoit, & des agitations, qui en sont une suite.

Le cœur est le principal organe de l'appétit sensitif, le cerveau l'est de l'imagination. L'idée du bien, que nous desirons, se forme dans celle-ci. Les esprits, que l'ame envoie au devant de ce bien, partent du cœur, & sont portés au lieu où elle voit son objet. Arrivés au cerveau ils en agitent les fibres. Ces fibres communiquent leur mouvement aux nerfs, ces canaux fidèles, qui y prennent leur origine, aux muscles, ressorts de toute la machine. Ceux du visage étant les plus délicats, ils sont sensibles à la moindre impression.

Quelque secrets que soient les mouvemens de l'ame, quelque soin que l'on prenne, quelque effort que l'on fasse pour les cacher, à mesure qu'ils se forment, ils causent une altération sensible sur le visage. On a beau le composer, l'ame, sans s'appercevoir même de ce qu'elle fait, dispose les traits, & les parties, de maniere, que par le maintien, & la contenance on peut juger de ce qui l'occupe.

L'entendement, cette faculté, dont l'action est si tranquille, ne sauroit agir, sans que les sens ne soient de la partie. Se recueille-t-il en lui-même, réfléchit-il sur ses idées, le regard devient fixe ; les yeux sont ouverts, & ne considerent pas ; l'oreille semble avoir perdu la faculté d'entendre ; tous les sens sont dans le silence, & l'inaction ; leurs fonctions sont suspendues, comme s'ils craignoient de distraire l'ame de son opération.

Dans l'accès des passions, les muscles du front, & de tout le visage, étendus sous la peau, se roidissent, on se relâchent suivant les mouvemens que les esprits, & les nerfs leur impriment. Ces contractions des muscles forment des sillons, ou linéamens à la peau, qui deviennent plus sensibles, à mesure que la contraction est plus répétée. Chaque passion a sa contraction particulière pour s'exprimer. C'est sur cela que les Peintres ont formé leurs principes d'Iconologie, & ce que l'on appelle les *caracteres des passions*. Ces altérations, ou changemens de maniere d'être des parties, causés par les émotions de l'ame, sont aussi ce que l'on appelle, *caracteres physionomiques*, dont l'assemblage compose le tableau, l'image, des passions, & des penchans ; le miroir, qui les présente à nos yeux.

Il est naturel à l'homme, comme à tous les animaux, d'avoir un penchant, que l'on appelle *inclination*, dans les hommes, & *appétit* dans les animaux. Le colérique est porté à la colere, le sanguin à la joye, le mélancolique à la crainte, le phlegmatique à l'indolence, & à la paresse.

Ces penchans sont dans les hommes, les semences des passions, qui les tyrannisent, ou des affections, qui les occupent. Aussi voyons nous que la plupart des hommes se laissent emporter, comme les Bêtes, à l'impéruosité de leurs appétits désordonnées. Mais les gens sages, dira-t-on, les gens réfléchis se laissent conduire à la raison ; Elle vient au secours des foiblesses de l'humanité ; elle apaise les mouvemens du cœur, d'où partent les esprits, principe du mouvement de tous les ressorts. L'éducation corrige aussi les passions. Non, disons mieux, la raison, & l'éducation en brident les fougues, & les fureurs ; mais elles n'en détruisent pas le germe. Il se développe malgré la Philosophie même. Pour les passions c'est un frein, au moyen duquel on les guide, comme l'on en met un par précaution, au cheval le plus doux ; parce qu'on en craint les emportemens. La raison vient toujours un peu tard. L'arbre a pris son plis ; le fruit, qu'il portera, conservera toujours quelque chose de sa figure naturelle, de la saveur de la seve, malgré l'ente, que l'on y a insérée. La raison est comme Neptune, qui sort de dessous les vagues irritées de la mer, sujette à son empire. Il apaise les vents déchaînés, calme les flots ; mais aux débris des vaisseaux, aux cordages rompus, ou dérangés, on voit les tristes effets de la tempête. On sçait même très-bien que malgré le calme, les flots s'irriteront au premier vent, qui se déchaînera.

De même aux traits, aux linéamens formés par l'impulsion des esprits, excités par les passions, on juge, & l'on peut assurer, que telle passion, telle vertu, ou tel vice ont dominé dans la personne, qui en affiche l'étiquette ; & que ces passions se réveilleront à la premiere occasion ; que la personne sera ce qu'elle a été. *Simia semper fimia*.

NOUS aimons la liberté de nos passions, & le cœur est la partie de l'homme, qui souffre moins patiemment la servitude. On peut le gêner dans la libre manifestation de ses mouvemens : il n'en agit cependant pas moins dans l'intérieur. Mais quoique le visage soit le tableau, où les passions sont

peintes avec leurs couleurs naturelles, & leur propre caractere, il doit cependant moins occuper les yeux, que l'esprit du spectateur. Il donne plus de choses à penser, qu'il n'en présente, surtout dans ceux, qui ont appris à le composer.

Ce qui frappe d'abord à l'aspect d'une personne, que nous voyons pour la première fois, est la ressemblance, ou la disférence des traits de son visage, avec les traits de quelqu'un, qui nous est connu. On passe assez légèrement sur cette observation, si l'objet n'a pas des traits de ressemblance assez marqués, pour nous rappeler l'idée de quelqu'un de notre connoissance. Sans réflexion décidée on court tout de fuite au jugement, que les traits physionomiques de la personne nous dictent ; & nous nous décidons, sans y trop penser, à avoir pour elle du penchant, ou de l'éloignement, ou enfin de l'indifférence ; tant est naturelle en nous la science de la physionomie : comment ne seroit-elle pas d'un grand avantage à l'homme ?

La Nature pouvoit-elle se dispenser de nous faire ce présent, en nous donnant cet instinct, cet appétit, qui nous porte sans cesse à nous approcher du bien, ou de tout ce qui peut contribuer à notre conservation, & à nous éloigner du mal, ou de tout ce qui peut concourir à la destruction de notre être ? Nous sommes perpétuellement environnés de gens, qui croient avoir intérêt ou de nous obliger, ou de nous nuire. Comment les distinguer ? La nature y a pourvû.

Entrons dans un cercle. Deux personnes à nous inconnues, y controvertent sur quelque matiere. Ne sommes-nous pas tout à coup décidés sans réflexion, en faveur de l'une & au désavantage de l'autre ? Est-ce l'effet de la sympathie, ou du talent, que nous avons reçu de nature, pour connoître les hommes, & pénétrer leurs sentimens, à l'inspection de la physionomie ? Peut-être est-ce l'effet de l'un & de l'autre. Toujours est-il vrai, que si nous n'avions ni yeux, pour considerer leurs personnes, ni oreilles, pour entendre leur voix, la sympathie n'auroit pas lieu dans cette occasion. C'est donc par la connoissance innée de la physionomie, que nous avons porté notre jugement sur les rapports avantageux ou nuisibles, que les personnes considérées ont été censées avoir avec la conservation de notre existence. De la comparaison, que nous avons faite, ont résulté d'un côté le

plaisir, la satisfaction à voir, à désirer l'objet, pour lequel nous nous sentons du penchant ; de l'autre de déplaisir, & l'aversion contre celui, pour lequel nous éprouvons de l'éloignement. Ceci, soit dit en passant, n'expliqueroit-il pas ce prétendu *Je ne sçais quoi*, d'où naissent ; dit-on, l'amour, la sympathie, & leurs contraires ?

Il semble que les caracteres des hommes, leur esprit, leur façon de penser, le bien, & le mal, qu'ils peuvent nous faire, soient écrits sur leurs visages. Les uns ont des traits si frappans de grandeur, de bonté, de clémence, de bienfaisance, d'humanité, que nous ne les considerons pas sans plaisir : nous ambitionnons d'être liés de société avec eux ; nous leur voulons du bien ; nous prendrions volontiers leurs intérêts comme s'ils nous étoient personnels, au point même de nous chagriner, s'ils venoient à n'avoir pas la victoire sur leurs adversaires.

Si au contraire nous appercevons dans la physionomie de quelqu'un des traits, qui ne nous flattent pas, tout aussitôt la prévention contre lui s'empare de nous : nous en détournons les yeux comme d'un objet capable de nous nuire ; nous lui portons une haine secrète ; & pour rien nous lui souhaiterions infortune & misere.

Les préjugés de la jeunesse influent beaucoup, dit-on, dans nos jugemens, Un Précepteur dur donne de l'aversion pour lui aux enfans, & pour tous ceux, qui ont sa physionomie. Cela doit-être ; & ce n'est pas l'effet du simple préjugé, mais des connoissances naturelles, que tous les hommes ont des physionomies. Les mêmes traits, qui formoient celle du Précepteur dur, & severe, font une étiquette, qui annonce un caractere semblable dans tous ceux, qui lui ressemblent. Ainsi les mêmes raisons, qui donnoient de l'aversion pour le premier, doivent faire concevoir de l'éloignement pour les autres.

Ce présent de la nature est d'un grand avantage ; mais combien peu d'hommes scavent en user à propos ! quelques uns ont été favorisés de ce don dans presque toute sa perfection¹. De leurs yeux partent des rayons de lumiere, qui éclairent les plus petits replis des cœurs. Ils y voyent distinctement ce qui s'y passe : & sont, pour ainsi dire, comme la divinité, scrutateurs des cœurs.

Triste avantage, dira peut-être quelqu'un, Ils y voyent plus de mal que de bien, plus de choses chagrinantes qu'agréables, plus de personnes à fuir, qu'à rechercher. Trop clairvoyans sur les défauts des hommes, ils les détesteront. Ils n'en trouveront presque aucun dignes de leur attachement. Fi donc d'un tel avantage, qui réduiroit la société presque à rien. Il faut vivre en société, puisque l'homme est fait pour elle ; par conséquent prendre le tems, comme il vient, & les hommes, comme ils sont.

Voilà précisément à quoi se trouvent réduits ceux, qui n'ont reçu de la nature que la connoissance générale de la physionomie. c'est le raisonnement de ceux, qui ignorent les avantages inséparables de cette connoissance, donnée dans sa perfection par la nature, ou acquise par l'étude.

Mais si on leur indiquoit les moyens de se précautionner contre les dangers, qui les menacent au milieu des loups couverts de peaux d'agneaux, préféreroient-ils de croupir dans cette ignorance ? non, je ne le crois pas. A moins qu'ils ne soient brouillés avec le bon sens, ils conviendront, que l'art de connoître les hommes à l'inspection de la physionomie, est mille fois préférable aux connoissances, que l'on pourroit acquérir à ses propres dépens, par la funeste expérience, qui fait de celui, qu'elle instruit, la victime de la sourberie, & de la méchanceté.

J'arrive dans un pays. Je n'y connois personne : ou, si j'y connois quelqu'un, c'est seulement sur le rapport d'autrui. L'intérêt, la crainte, ou tout autre motif peuvent très-bien avoir dicté les discours, que l'on m'a tenus en faveur de l'un, ou au désavantage de l'autre. Qui de nous ne l'a pas éprouvé ? Je dois donc m'en défier : par prudence, je suspendrai mon jugement. A qui aurai-je recours, pour discerner ceux, qui méritent ma confiance, & mon attachement ?

Il y a des vertus, & des vices relatifs aux climats, aux loix, aux usages. Si j'en suis instruit, ils ne me surprendront pas ; je sçaurai bien quel parti prendre à cet égard. Mais le vice proprement dit, craint la lumière. C'est un Prothée, qui prend tous les jours de nouvelles formes pour tromper. Cependant son empire n'est pas universel ; par tout on rencontre des hommes, & des hommes, qui font honneur à l'humanité ; des hommes nés

pour la société ; pour jouir de tous ses agrémens, & pour faire la félicité de ceux, qu'une heureuse étoile a lié de commerce avec eux. Naturellement je suis porté à fuir le vicieux ; parce qu'il travaille à me nuire : je cherche le vertueux ; il fait le bonheur de ma vie. A quoi reconnoîtrai-je l'un & l'autre ? La nature a donné à l'homme la langue, la voix, le geste, pour être les interprètes de ses pensées. Mais de peur qu'il n'en voulût changer la véritable destination, elle y a pourvû, en faisant parler en même tems son front, ses yeux, & les autres traits de son visage, pour démentir le geste, la langue, & la voix, quand ils ne seroient pas fidèles.

Mais si je n'ai pas le bonheur d'être du petit nombre de ceux, qui ont le coup d'œil assez fin, pour sentir le vrai au premier aspect de la physionomie ; pour saisir à l'instant le fond du caractère de celui, que je considère, qu'elle sera ma ressource ? faudra-t-il m'en rapporter aux discours avantageux, ou désavantageux, que l'on m'aura tenu des personnes ? Établirai-je mon jugement sur l'impression, qu'ont coutume de faire la laideur, & la beauté ? l'expérience a prouvé qu'il n'y a rien de si trompeur. La dissormité du corps est de mauvais augure dans l'esprit de bien du monde. On regarde ceux, qui sont disgraciés de la nature, comme des gens à éviter. A-t-on toujours raison ? Il est fâcheux sans doute, d'être né sans certains agrémens, ou avec ces incommodités. contre lesquelles le préjugé indispose les esprits ; mais il n'est pas moins fâcheux de voir les hommes être tous les jours les dupes de leurs préventions ; & de leur voir attacher tant de prix au léger avantage d'une figure agréable.

Combien en effet, voit-on de personnes, dont malgré l'irrégularité des traits, la physionomie a des appas ; présente quelque chose, qui attire, qui gagne les cœurs quand on les considère attentivement ? combien d'autres au contraire avec des traits composés, & faits les uns pour les autres, ne causent qu'une admiration stérile, un extase, & souvent même une indifférence, qui touche à l'aversion ? Est-ce donc sur la forme de l'œil, que j'établirai mon jugement ? Je sçai bien que l'œil n'est réputé beau, qu'autant qu'il est bien fondu, bien ouvert, bien enchassé, & qu'il aura toutes les proportions requises. Mais eût-il tout cela, il ne sera pour moi qu'un bel œil de statue, s'il n'est animé ; si les esprits, qui s'y portent, & y

donnent la vie, n'y sont envoyés par l'effet d'une passion douce, & bienfaisante. Le plus bel œil est affreux, quand la vengeance l'anime, quand la colere l'inflamme, quand le désespoir l'éteint, ou que la sourberie, & l'envie de nuire en ternissent l'éclat, en chassent la douceur, & en troublent le gracieux.

Apprenez donc à connoître les hommes, & ne vous laissez pas entraîner au torrent de ces petits esprits, de ces esprits frivoles, qui donnent tout aux apparences ; & placent le mérite dans les agrémens les moins sensibles aux yeux du sage.

Celui, qui sçait penser, sans avoir été pleinement favorisé, des connoissances naturelles de la physionomie, ne se laisse pas surprendre à un extérieur, qui au premier coup d'œil, peut en imposer, & faire illusion, soit en bien, soit en mal. Les rapports lui sont suspects. Il veut juger avec connoissance de cause. Le premier coup d'œil m'en a cependant toujours plus appris, que tous les rapports. J'ai souvent appelle de mon premier jugement à l'expérience : j'ai suivi de près les personnes, & bien des années ; leur conduite a justifié la premiere impression, que leur physionomie avoit faite sur moi, quoique souvent contraire aux idées, que l'on avoit voulu me donner de ces personnes. N'avons-nous pas ce talent ? Si nous nous laissons prévenir, que ce soit en bien, & laissons à l'expérience le soin de nous guérir de cette prévention ; ou apprenons l'art de connoître les hommes.

Autre embarras, autre incertitude. Pourquoi la physionomie de la même personne plait-elle aux uns, & déplaît-elle aux autres ? S'il est vrai que ses traits annoncent son caractere, ils devroient faire la même impression sur tous les spectateurs. Point du tout : & voilà précisément ce qui prouve la nécessité d'apprendre à connoître les hommes par la physionomie. Le jugement, que l'on porte, dépend de la maniere de les envisager, de les considerer. lui-là porte plus d'attention, ou de meilleurs yeux, pour saisir d'abord les rapports des traits, avec ce qu'ils annoncent. Celui-ci voit en étourdi, juge précipitamment, & sans connoissance de cause. Un rien décide alors la façon de penser à l'avantage, ou au désavantage. Le germe de la science physionomique se développe ; mais mal guidé, il prend une route

contraire à celle que la nature lui avoit destinée. Aussi reconnoissons- nous souvent notre erreur. La fréquentation des personnes nous fournit l'occasion de les examiner de plus près : Nous découvrons dans cette figure, qui nous avoit déplu, & rebutés, des traits, qui flattent notre imagination.

Il y a donc dans l'ame ce germe de l'art de connoître les hommes, dont on fait usage sans réflexion ; connoissance, d'où naît le plaisir, que nous trouvons à voir certains objets ; & l'aversion, qui nous éloigne de quelques personnes, après les avoir considérées. C'est par là que la nature nous inspire des idées agréables, & nous dicte des jugemens utiles à notre conservation, avant même que nous y ayons réfléchi. Développons ce germe ; ajoutons y nos réflexions ; dirigeons – les sur les régies de la science physionomique, que la nature, & l'expérience nous ont apprises. Nous y trouverons la route du bonheur, qu'une liaison aimable, une charmante société procure à tous ses membres.

Si cette science nous apprend à voir l'homme avec ses infirmités, elle nous le montre aussi avec tous ses avantages ; ceux-ci faits pour notre félicité ; celles-là pour remplir nos jours d'amertumes. Sentons au moins une bonne fois combien il est intéressant pour nous de prendre les moyens de ne pas nous tromper dans le choix. A chaque pas notre aveuglement volontaire nous fait heurter contre des vases, qui regorgent de cette amertume ; pendant que nous pourrions marcher les yeux ouverts, voir, distinguer les objets capables de nous procurer du plaisir, & de la satisfaction ; séconder, faire valoir les talens de ces gens vertueux, écrasés sous le poids de la misere, & de l'infortune ; les mettre dans la jouissance des biens faits pour eux ; qui font l'appanage des méchans. On ne verroit pas vivre, & mourir dans l'obscurité tels, qui auroient brillé dans les plus hautes places.

Les vices, & les vertus, les goûts & les talens ont, dit-on, par eux-mêmes quelque chose de commun avec la constitution de nos corps. L'ame n'agit & n'est affectée par les objets extérieurs, que par la médiation des organes, dont la différence constitue celle des caracteres. Il est donc possible de pénétrer les dispositions de l'esprit, & du cœur des hommes par les signes extérieurs.

En effet il n'est aucune passion, que les yeux ne décelent. *Taciti oculi mentis fatentur arcana*. En certaines personnes elle est si manifeste, que même les enfans, les domestiques les plus stupides remarquent, & connoissent les premiers à l'œil du pere ; les seconds à l'œil du maître, s'ils sont fâchés, ou s'ils ne le sont pas. Pourquoi donc négliger ce don de la nature, cette secrété connoissance des choses, qui tendent à notre ruine, ou à notre conservation ? la laisserons-nous ensevelie dans les abymes de notre ame : pendant qu'elle s'excite, se reveille à l'abord des objets que les sens lui présentent ? Ouvrons donc les yeux, & voyons en les avantages.

Quelle science plus belle, plus utile, plus nécessaire ! & combien d'autres avantages n'a-t-elle pas ? celui, qui en seroit parfaitement instruit, auroit le secret de la sagesse, & de la prudence humaine. Le secret de la sagesse, en apprenant à se connoître ; ce que l'on peut, & ce que l'on doit faire pour son propre bonheur, & pour celui de ses semblables. Le secret de la prudence ; en apprenant à connoître les autres ; ce dont ils sont capables, ce qu'ils ont dessein d'entreprendre pour notre bien, ou à notre désavantage.

On ne se connoît jamais bien par soi-même. On se rebute aisément de la peine, qu'il y a à se replier sur son propre fond. On n'aime gueres à passer en revûe ses propres défauts. L'amour propre nous les dissimule, dicte, corrompt nos jugemens à cet égard. Il nous faut un miroir, où nous puissions considérer notre ame, ses inclinations, ses affections, & en porter un jugement sincere, & désintéressé, fondé sur les impressions agréables, ou fâcheuses, que les passions des autres sont sur nous.

Considerons nous donc dans ce miroir. Sentons tout le désagrément, toute la honte, qui nous reviendrait, si nous étions mis à découvert, par les connoissances de celui, que nous aurions eu dessein de tromper, en couvrant notre visage du masque de la fourberie. Les traits, qui le composent, nous paroîtroient trop hideux, pour être tentés de les emprunter, & d'en parer notre visage. Ces grimaces seroient pour nous un miroir, qui ne flatteroit pas. Les images, qu'il nous présenteroit, nous seroient connoître ce qu'il y a de défectueux dans les grimaces semblables, que nous serions obligés de faire, pour cacher notre façon de penser. Soit amour propre, soit intérêt de

se conserver l'estime, la considération, & l'amour de ses semblables, insensiblement on prendroit de l'aversion pour une passion si nuisible à celui, qui la nourrit. On se montreroit tel, que l'on est ; on expulserait de la société la défiance, avec sa cause ; & l'on y verroit renaître la douceur, la franchise dans les procédés, la sincérité dans le discours, qui en sont tout l'agrément.

Hé ! pourquoi la science physionomique n'est-elle pas cultivée, comme elle le mérite ! l'Homme auroit-il donc perdu cet instinct, qui le porte à s'aimer lui-même, à s'aimer dans soi-même, dans la compagnie de son plaisir, dans les fruits de ce plaisir, dans ceux enfin, qui peuvent contribuer à lui en procurer ; parce qu'il y fait consister le bonheur de sa vie, auquel il aspire sans cesse !

On a vû que le moyen d'y parvenir est l'art de connoître les hommes. En effet, si cet art étoit plus cultivé verroit-on tant de Capitons abuser par leurs flatéries de la confiance d'Auguste ? tant de fourbes ambitieux écraser le mérite, & s'établir sur ses débris ? tant de fripons réussir à l'abri du fard de la politique, décorée si mal à propos du beau nom de prudence ? Verroit-on tant de bêtes féroces sous la figure humaine, s'insinuer, s'introduire, se lier avec les honnêtes gens, pour les tromper, les rassasier, les inonder de chagrin, de siel, & d'amertumes, présentés dans une coupe d'orée ? verroit-on tant d'Hymens si mal assortis ; tant de jeunes gens placés, où pour leur bonheur, & celui des autres, ils ne devroient pas être ; faute de sçavoir, comme Socrate, comme Platon, comme Pythagore discerner à leur physionomie, leurs qualités, leurs dispositions². On relégueroit hors de la société, loin du doux commerce de la vie, ces hommes faits pour en être la peste & le malheur. L'agrément, & le plaisir, qui n'en sont hélas ! que trop souvent bannis, y reviendroient les couvrir de leurs fleurs. A cet air infecté des vapeurs empoisonnées de la sourberie, succéderoit cet air de candeur, de franchise, qui enivre de satisfaction, vrai baume seul capable de prolonger nos jours, de réaliser parmi nous la fable de l'âge d'or, & de nous faire sentir le bonheur de notre existence. Alors on seroit convaincu que l'homme n'est pas fait pour vivre seul ; & l'on se dépouilleroit bientôt de cette

prévention contre l'humanité, que des esprits possédés du démon de la mélancholie se sont fait un devoir d'inspirer.

L'Homme a ses foiblesses ; aucun n'en est exempt. *Beatus ille, qui minimis urgetur*, disoit le satyrique Horace. Mais il en est peu, qui ne respecte le mérite, & la vertu ; & qui, dans le fond, ne leur soient plus attachés qu'au vice.

Si la science physionomique étoit à la mode, les traits du visage d'un homme vicieux, ou d'un homme, chez qui la vertu est très-équivoque seroient sur les autres la même impression, que le soin attaché aux cornes d'un taureau furieux, pour avertir de s'en défier. Évités, suis, honnis de tous, les solitudes leur seroient réservées. Elles ne priveroient pas la société de beaucoup de sujets des deux sexes, qui n'y respirent que l'ennui, & ne s'y nourrissent que d'un pain assaisonné de leurs larmes ; au lieu des agrémens, dont ils devroient jouir, & qu'ils procureroient à leurs semblables. Ceux, qui sans être vicieux, mais par séduction, ou par un zèle inconsidéré, s'éloigneroient de la société, en excitant notre pitié, ils nous prouveroient clairement, qu'ils ignorent la maxime du sage, *væ soli !* ou que de propos délibéré, ils veulent contredire les desseins de la nature. Ils seroient des preuves sans réplique, de l'abus, que l'on peut faire de son jugement, & du peu de bon sens, qu'il y a à se soustraire à la société.

De l'homme moral, passons à l'homme physique. La science physionomique n'a pas de moindres avantages à cet égard.

Les paillons étant des actions communes à l'ame, au corps, elles sont du ressort de la medecine, dont l'objet est de connoître la physique de l'homme, & de le guérir de ses infirmités, L'anatomie du corps humain peut contribuer beaucoup à sonder, à étendre les connoissances physionomiques. Elle indique l'origine des nerfs, la liaison, & le rapport des muscles, l'action des uns sur les autres ; ce qui les met en mouvement, les moyens progressifs de ces mouvemens, & leurs effets. Elle est, pour ainsi dire, la synthese de la science physionomique. Celle-ci en observant, en considérant, en raisonnant sur les effets de ces mouvemens, découvre l'union intime du moral avec le physique ; remonte à la cause de ces mouvemens, juge des uns par les autres, & devient l'analyse de la Medecine, & de l'anatomie.

TOUS les Médecins sçavent que le tempéramment détermine la qualité des maladies ; & qu'il en est comme la source. C'est la part, échue à chacun, de ce qui étoit renfermé dans la boîte de Pandore. La physionomie indique le tempéramment, l'habitude des parties, qui constituent la machine humaine. Elle montre leur force, & leurs actions habituelles sur l'esprit ; parce qu'ils agissent mutuellement l'un sur l'autre, & se dominant réciproquement. Le corps s'altère-t-il lame soufre. S'il est rempli d'humeurs, & que la maladie l'affaise, l'ame s'appésantit ; la langueur s'en empare. Réciproquement lorsque l'ame est agitée, le corps s'agitte aussi, & subit une altération très sensible.

Une des choses essentielles, que doit faire un medecin jaloux d'exercer sa profession avec honneur, & succès, est de considerer attentivement la constitution habituelle, & surtout actuelle du visage de son malade. Hippocrate, Aristote, Avicenne, & tous les grands Médecins en ont fait un, précepte de leur art. Lorsque vous entrez chez un malade, dit Actuarius (lib. 2. cap. 2. & 3.) avant tout, considerez sa maniere d'être couché, sa respiration, voyez, observez les traits de son visage : si ses yeux sont creusés, ses tempes enfoncés ; s'il a le nez retiré, ou devenu plus pointu ; s'il a l'œil net, ou larmoyant, le regard fixe, ou inquiet, le front sec, & aride & c. voyez la couleur de sa peau, de son tein &c. Toutes ces choses sont des indices de ce qui se passe au dedans.

Mais une connoissance pour le moins aussi essentielle, & aussi nécessaire à un Médecin, est de sçavoir deviner par les signes extérieurs les causes morales des maladies.

Point de maladies, si l'on en excepte les accidentelles, qui n'ayent pour cause quelque passion de l'ame. Le bon, ou le mauvais usage des passions, en faisant le bonheur, ou le malheur de la vie, est aussi le principe de la maladie, & de la santé. Les passions sont-elles bien réglées ? les émotions de l'ame seront modérées, ainsi que le mouvement des ressorts. Il en résulte la vertu, & la santé. Sont elles portées à l'excès ? elles deviennent la source des troubles, des tempêtes de l'esprit, la cause des désordres, & de l'altération des organes du corps. Voilà le vice moral, & le vice physique. Un Médecin appelé pour traiter un malade, qui ne peut, ou ne veut pas

déclarer la cause morale de son infirmité, pourra-t-il ordonner les remèdes convenables, s'il ignore cette cause ? Comment Erasistrate, appelé pour guérir Antiochus de sa maladie de langueur, eût-il réussi, si son habileté dans la science physionomique ne lui eût pas découvert, que ce Prince brûloit d'une passion amoureuse pour Stratonice ?

Tout Medecin doit sçavoir que la tristesse, par exemple, est réveuse, pesante, stupide ; qu'elle épaissit le sang, déseiche l'humide radical, & les os ; qu'elle éteint les esprits, détourne les sens de leurs fonctions, remplit les organes, & les vaisseaux d'humeurs noires, & corrompues, qui leur sont ce que la boue est aux canaux des fontaines. Quel en sera le signe extérieur ? Tout le corps sera languissant, le jeu des ressorts ralenti. Le cœur, principe du feu, qui porte la vie dans toutes les parties, se resserrant, & ne laissant échapper de ses esprits, que ce qu'il ne peut retenir, les membres destitués de ce feu, qui les anime, ne transpireront qu'une sueur froide, & glacée, fournie par les vapeurs noires, dont la couleur répandue sur la peau, en ternira la blancheur, & l'éclat. Les yeux sembleront fuir le jour, & ne présenteront qu'un mélange de lumière, & de ténèbres, semblables à ces nuages sombres ; & obscurs, à travers desquels les rayons du soleil ne sçauroient pénétrer. La peau privée de cette douce humidité, qui en fait la souplesse, se déseichera ; les muscles en se retirant ? en se reserrant, y creuseront ces sillons, tombeau de la joye, & du plaisir, & l'annonce du souci ; qui font dire à la vûe d'un homme triste ; cet homme a quelque chose, qui le mine : il a le cœur serré. *Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.*

On conçoit combien il est important de se mettre au fait de la science physionomique, tant pour conserver la santé des hommes, ou la rétablir, que pour se précautionner contre les pièges tendus par la fourberie ; & si fréquens dans le commerce du monde.

Mais un Peintre, un Sculpteur en tireroient le plus grand avantage, pour se guider dans l'exécution des chefs d'œuvre de leurs arts. Les connoissances physionomiques pourroient même suppléer à la présence d'une personne, dont il s'agiroit de faire le portrait, celui d'un Héros, par exemple, d'un sçavant, d'un homme célébré dans l'antiquité, dont les

Historiens nous auroient conserve la description de la stature, de son caractere, & le recit de ses actions. Les Poëtes, & les Historiens avoient une attention toute particuliere de ne point faire des portraits des mœurs des hommes, sans assigner la forme, & la figure du corps des personnes, dont ils parloient. Voyez Homere, lorsqu'il compare les mœurs de Thersite, avec la figure de son corps. Voyez dans quel détail il entre, quand il parle d'Achille, & des autres Héros. Antenor, dit-il, avoit une taille haute, & menue : il étoit fin, & rusé, sçavant dans la science physionomique. Après avoir consideré les traits de Ménélas, & ceux d'Ulysse, il jugea combien ils disseroient de sentimens, d'inclinations. Il devina que Ménélas parloit peu ; mais disoit bien ; qu'Ulysse étoit un orateur diffus ; & compara l'affluence de ses paroles aux flocons de neige, qui tombent pendant l'hyver.

Darès le Phrygien a la même attention qu'Homere, dans la longue énumération de ses héros. Enée, dit-il, étoit roux, avoit les épaules larges, les yeux noirs, & rians : il étoit éloquent, affable, prudent dans le conseil. Achylle étoit large de poitrine, beau de visage, ayant des membres nerveux, des cheveux durs & bien fournis, une physionomie gaye & prévénante : il étoit brave, généreux ; liberal, clément. Voyez Suetone, & tant d'autres.

Jaloux sans doute de passer à la postérité tel qu'il étoit, Alexandre le grand deffendit qu'aucun peintre, ou sculpteur autres qu'Apelles & Praxitelle ne s'avisassent de faire son portrait, Il craignoit apparemment que d'autres n'exprimassent pas bien les traits, qui chez lui, caractérisent le Héros ; que des portraits peu ressemblans à sa personne, ne fissent naître dans l'esprit des spectateurs, des idées, qui répondroient peu à sa réputation. L'Histoire nous apprend qu'un peintre de même nom, que ce conquerant de l'Asie, réussissoit si parfaitement à saisir, & à exprimer la ressemblance des personnes, dont il faisoit les portraits, que les physionomistes y lisoient le vrai fond du caractere de ces personnes.

J'ai vû un exemple semblable à Paris. Un étranger qui se nommoit Kubisse, & se disoit sujet du Héros Monarque, qui gouverne cet État-ci avec tant de sagesse & de gloire, passant dans une salle chez Mr. de Langes, fut tellement frappé à la vûe d'un portrait, qui y étoit avec plusieurs autres,

qu'il oublia de nous suivre ; il s'arrêta à considérer ce tableau. Environ un quart d'heure après, ne voyant pas venir Mr. Kubisse, nous fumes à lui, & le trouvâmes les yeux encore fixés sur le portrait. Que pensez-vous de ce portrait, lui dit Mr. de Langes ? n'est-ce pas celui d'une belle femme ? oui, répondit Mr. Kubisse. Mais si ce portrait est bien ressemblant, la personne qu'il représente, a l'ame la plus noire : ce doit être une méchante diablesse. C'étoit le portrait de la Brinvilliers, célébré empoisonneuse, presque aussi connue par sa beauté, que par ses forfaits, qui sont conduite sur le bucher.

„Il n'est pas plus difficile, dit l'auteur de l'homme machine, de deviner la qualité de l'esprit, par la figure, ou la sonne des traits, lorsqu'ils sont marqués à un certain point, qu'il ne l'est à un bon Medecin de connoître un mal, accompagné de tous ses symptômes évidens. Examinez les portraits de Locke, de Stéele, de Boerhaave, de Montesquieu ; vous ne serez point surpris de leur trouver des physionomies sortes, des traits d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, & même souvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célèbre réunit dans son portrait, l'air d'un filou, avec tout le feu de Prométhée.”

Je ne finirois pas, si je voulois entrer dans le détail des avantages attachés à l'art de connoître les hommes par les signes extérieurs de la physionomie. Du peu, que j'en ai rapporté, il sera aisé de conclure, que cette science comprend ce que la politique, la morale, & la médecine ont de plus excellent. Un traité complet de cet art pourroit être regardé comme le plus beau, & le plus utile à tous égards. Loin de taxer cette science, de science nuisible, ses avantages prouvés par l'expérience détermineroient à y mettre pour épigraphe : *Omne tulit punctum*.

En effet, la plupart des sciences nous tirent hors de nous-mêmes, & de la société, pour fixer notre attention sur des objets ou trop éloignés de nous, ou qui nous intéressent peu, pour le bien de la vie. Quand nous saurions prédire à point nommé la conjonction des Planetes, déterminer leurs révolutions, le moment précis de l'apparition, & la durée du cours, ainsi que la route d'une Comete, en serions-nous plus en état de régler les saisons, d'avoir du beau tems, ou de la pluie, suivant nos besoins ? d'empêcher que

la gelée, une chaleur excessive, ou la grêle ne désolent nos campagnes, & n'anéantissent en un moment tout l'espoir du cultivateur ? Que l'Algebre nous apprenne a calculer jusqu'au nombre des étoiles, & des grains de sable, qui se trouvent dans le globe terrestre : que la Géométrie transcendante nous donne la solution des problêmes les plus compliqués, & les plus difficiles à résoudre, j'admirerai la perspicacité, la subtilité, l'étenduë de l'esprit, & du génie, la patience même infatigable de ces hommes, qui se sont distingués dans ces genres d'étude, & dont les découvertes montrent l'excellence de la nature humaine. Mais l'objet le plus intéressant pour nous est la conservation de notre existence, & cette façon d'être dans la société, de laquelle dépend notre bonheur. La recherche des choses même les plus nécessaires à la vie, semble nous tenir moins à cœur : l'homme raisonnable se contente de si peu ! Sçavoir découvrir les inclinations, les desseins, les mœurs d'autrui, avouons que c'est le flambeau, le fil, qu'il nous faudroit, pour nous conduire dans le dédale de la vie civile ; pour éviter mille fautes, nous précautionner contre tant de dangers, auxquels la politique, la dissimulation, & la fourberie nous exposent tous les jours. Il ne faut pas d'argumens pour persuader une chose si claire : & si la science physionomique peut exécuter tout ce qu'elle promet, il n'y a guere de moment dans la vie, où elle ne soit nécessaire.

Le choix raisonnable d'un époux, ou d'une épouse ; quel point essentiel ! en faudroit-il d'autres, pour justifier les avantages inséparables de l'art de connoître les hommes ? L'institution des enfans ; le choix des domestiques. Les anciens n'admettoient point d'esclaves dans leurs maisons, sans avoir bien considéré leur figure, leur maintien. On lisoit dans leurs yeux, s'ils étoient fidèles, capables d'attachement ; dans leurs gestes, s'ils étoient propres aux fonctions, auxquelles on les destinoit.

Autre choix, non moins important, celui des amis, celui des compagnies, avec lesquelles on se propose de faire des liaisons. Sans le secours de cet art, comment pouvoir mettre sûrement en exécution ce conseil du sage ? *ne vous liez pas avec un homme colere ; ni avec un envieux. Evitez de vous trouver dans la compagnie des méchans.*

La connoissance des hommes est bien trompeuse, si elle se régie sur la réputation ; périlleuse, si on attend à l'acquérir par l'expérience. La science physionomique est donc presque la seule, qui puisse être la ressource contre ceux, qui sous les dehors de l'amitié, ou d'une vertu pure cachent les sentimens les plus bas, les plus rampans, les desseins les plus dangereux, & les plus contraires à notre bonheur.

Ouvrez nos loix, & nos codes, monumens éternels de notre honte, vous y verrez combien les hommes sont vicieux ; combien ils sont à craindre, si l'on s'en rapporte aux visages empruntés. Il est tant de ces tours étudiés, que la méchanceté la plus noire enfante, & habille ensuite des dehors de la justice, & de la Religion. Il est de ces coups de poignards enfoncés avec adresse, & douceur. On a sans cesse les oreilles fatiguées par ces discours empoisonnés, où la franchise, le zèle pour le bien public, ou particulier, l'amour de la vérité semblent se le disputer. Tirez le voile ; vous n'y trouverez que le méchanceté, & fourberie.

On voit des hommes ayant les procédés extérieurs les plus honnêtes avoir pour eux la voix publique ; tandis que dignes du plus souverain mépris, ils inspireroient une espece d'horreur, s'ils étoient dévoilés. Il est important, pour la société, que les méchans soyent connus, disoit un ancien : *interest Reipublicæ cognosci malos*. Peut-on mieux les démasquer, que par la science physionomique ? Elle ne sçauroit être nuisible, qu'à ceux, qui en sont l'objet. Eux seuls auroient sujet de s'en plaindre. Est-on fourbe, méchant ? on craint d'être connu, pour ce que l'on est ; & de ne recueillir de son étalage trompeur, que le mépris, & l'indignation, dignes fruits de la fourberie.

CORRECTIONS.

Page 21. ligne 7. c'est abuser *lisez* c'est s'abuser.

– 30. – 1. s'en ouvre, *lisez* s'en couvre.

– 40. – 4. l'on avoit *lisez* l'on n'avoit

– ibid. – 11. entendent *lisez* entendent-ils

– 43. – 1. pour l'objet *lisez* pour objet

– 46. – 17. ? *lisez* !



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Discours sur la physionomie / ,
et les avantages des
connoissances
physionomiques ; par Dom
Pernety...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1043685c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Jules-César Scaliger avoit une admirable sagacité à connoître les mœurs, & les inclinations des hommes, à leur air, & aux traits de leurs visages. Il ne s'est presque jamais trompé dans le jugement, qu'il en portoit. Eloges des sçavans, tirés de l'Hist. de Mr. de Thon. part. I.

Matthieu Tafurius de Soleto excelloit tellement dans ce genre de connoissance, qu'il étoit la terreur des uns, l'admiration, l'étonnement des autres. On a mille autres exemples de cette espece.

2 Platon examinoit avec l'attention la plus scrupuleuse, la physionomie des jeunes gens, qui se présentoient, pour écouter ses leçons. Si sur l'inspection de leur figure, il ne les jugeoit pas capables de faire des progrès dans la Philosophie, il les exhortoit à prendre un autre parti ; & les renvoyoit. Il avoit fait mettre, pour avertissement sur la porte de son école : qu'aucun de figure difforme, ou mal proportionné de ses membres n'eût à s'y présenter.

Suetone, dans la vie de Tite, nous apprend qu'un Physionomiste fut chargé par Narcisse, affranchi de Claude, d'examiner les traits du visage de Britannicus ; de déclarer ensuite ce dont il étoit capable ; & s'il succéderoit à l'Empire. Le Physionomiste, ajoute Suetone, satisfit à toutes ces questions ; & assura que Tite seroit Empereur, & non Britannicus.

Table des matières

1. Page de titre
2. DISCOURS SUR LA PHYSIONOMIE, ET LES AVANTAGES DES
CONNOISSANCES PHYSIONOMIQUES.
3. CORRECTIONS.
4. Notes
5. À propos de cette édition numérique